

*
* *

Le seul qui m'ait consolé à ce moment-là, c'est mon grand-père. Ce qui n'a rien d'étonnant d'ailleurs parce que mon Grand-Léon m'a toujours consolé de tout depuis que je suis haut comme trois pommes et que j'ai l'âge de l'accompagner dans son cagibi.

Le cagibi de mon Grand-Léon, c'est toute ma vie. C'est mon refuge et ma caverne d'Ali Baba. Quand ma grand-mère nous casse un peu les pieds, il se tourne vers moi et chuchote :

– Grégoire, ça te dirait, une petite virée à Léonland ?

Et nous filons en douce sous les sarcasmes de ma grand-mère :

– C'est ça ! Va donc intoxiquer ce petit...

Il hausse les épaules et répond :

– Je t'en prie Charlotte, je t'en prie. Nous nous isolons, Grégoire et moi, parce que nous avons besoin de calme pour réfléchir.

– Et pour réfléchir à quoi, on peut savoir ?

– Moi, je réfléchis à ma vie passée, et Grégoire à sa vie future.

Ma grand-mère se retourne en ajoutant qu'elle préférerait être sourde plutôt que d'entendre ça. Ce à quoi mon grand-père répond toujours :

– Mais, mon cœur, tu es déjà sourde.

Mon Grand-Léon est aussi bricoleur que moi, sauf que lui, en plus, il est intelligent. En classe, c'était une bête : il a toujours été le premier en tout et il m'a avoué un jour qu'il n'avait jamais travaillé le dimanche (« Pourquoi ? – Parce que je n'en avais pas envie, tiens. ») Il était le premier en maths, en français, en latin, en anglais, en histoire, en tout ! À dix-sept ans, il a été admis à l'École Polytechnique, qui est la plus difficile de France. Et ensuite, il a construit des choses gigantesques : des ponts, des échangeurs d'autoroutes, des tunnels, des barrages, etc. Quand je lui demande ce qu'il faisait exactement, il ralume son mégot et réfléchit tout haut :
– Je ne sais pas. Je n'ai jamais su définir ma fonction... Disons que l'on me demandait de relire des plans et de donner mon avis :

est-ce que le truc en question allait se casser la gueule, oui ou non ?

– C' est tout ?

– C'est tout, c'est tout... C'est déjà pas mal, mon gars ! Si tu dis non et que le barrage s'effondre quand même, tu as vraiment l'air d'un con, crois-moi !

Le cagibi de mon grand-père est l'endroit où je suis le plus heureux au monde. Pourtant ce n'est pas grand-chose : un cabanon, fait de planches et de tôles ondulées, au fond d'un jardin, où l'on a trop froid l'hiver et trop chaud l'été. J'essaie d'y aller le plus souvent possible. Pour bricoler, pour emprunter des outils ou des morceaux de bois, pour voir mon Grand-Léon au travail (en ce moment il construit un meuble sur mesure pour un restaurant), pour lui demander des conseils ou juste comme ça,

pour rien. Pour le plaisir de venir m'asseoir dans un endroit qui me ressemble. Tout à l'heure, je vous parlais de l'odeur de l'école qui me donnait envie de vomir ; eh bien, là, c'est le contraire, quand j'entre dans ce réduit encombré, j'ouvre grand mes narines pour respirer l'odeur du bonheur. L'odeur du cambouis, de la graisse, du radiateur électrique, du fer à souder, de la colle à bois, du tabac et du reste. C'est délicieux. Je me suis promis qu'un jour j'arriverais à la distiller et j'inventerais un parfum que j'appellerais « Eau de Cagibi ».

Pour le respirer quand la vie me fera des misères.

Quand il avait su que je redoublais mon CE2, mon Grand-Léon m'avait pris sur ses genoux et m'avait raconté l'histoire du lièvre et de la tortue.

Je me souviens très bien comme j'étais blotti contre lui et combien sa voix était douce :

– Tu vois, mon grand, personne ne misait un kopeck sur cette fichue tortue, elle était beaucoup trop lente... Et pourtant, c'est elle qui a gagné... Et tu sais pourquoi elle a gagné ? Elle a gagné parce que c'était une petite bonne femme courageuse et vaillante. Et toi aussi, Grégoire, tu es courageux... Je le sais, je t'ai vu à l'œuvre. Je t'ai vu rester des heures et des heures dans le froid à poncer un bout de bois ou à peindre tes maquettes... Pour moi, tu es comme elle.

– Mais on nous demande jamais de poncer à l'école ! avais-je répondu en sanglotant. On nous demande que des trucs impossibles à faire !

Quand il a appris pour la sixième, ce n'était plus le même son de cloche.

Je suis arrivé chez eux comme d'habitude, et il ne m'a pas répondu quand je l'ai salué. Nous avons mangé en silence et, après le café, il ne se décidait pas à sortir.

– Grand-Léon ?

– Quoi ? On va au cagibi ?

– Non.

– Pourquoi non ?

– Parce que ta mère m'a annoncé la mauvaise nouvelle...

– ...

– Je ne te comprends pas ! Tu détestes l'école, et tu fais tout pour y rester le plus longtemps possible...

Je ne répondais rien.

– Mais tu n’es pas aussi abruti qu’on le dit, quand même !... Si, tu l’es ?

Il me parlait durement.

– Oui.

– Oh que ça m’énerve, ça ! Bien sûr, c’est plus facile de se dire qu’on est nul et ne rien faire ! Bien sûr ! C’est une fatalité ! C’est si simple de penser qu’on est maudit ! Alors quoi ? Quels sont tes projets maintenant ? Tu vas redoubler la cinquième, et puis la quatrième et, avec un peu de chance, tu auras ton bac pour tes trente ans !

Je tripotais le coin d’un coussin sans oser lever les yeux.

– Non, vraiment, je ne te comprends pas. En tout cas, ne compte plus sur le vieux Léon, j’aime les gens qui prennent leur vie en main, moi ! Je n’aime pas les fei-

gnants qui se font plaindre, et puis qui sont renvoyés pour indiscipline ! Ça n'a pas de sens ! Renvoyé d'abord, et redoublant ensuite. Bravo ! Joli tableau. Je te félicite. Quand je pense que je l'ai toujours défendu... Toujours ! Je disais à les parents d'avoir confiance. Je te trouvais des excuses, je t'encourageais ! Je vais te dire quelque chose, mon ami : c'est plus facile d'être malheureux qu'heureux, et moi, tu m'entends, je n'aime pas les gens qui choisissent la facilité, je n'aime pas les geignards. Sois heureux, merde ! Fais ce qu'il faut pour être heureux !

Et il s'est mis à tousser. Ma grand-mère a accouru, et je suis sorti.

Je suis allé dans le cagibi. J'avais très froid. Je me suis assis sur un vieux bidon, et je

me suis demandé ce que je pouvais bien faire pour prendre ma vie en main.

Je voulais bien tout construire, mais là, j'avais un problème : je n'avais ni projet, ni modèle, ni plans, ni matériaux, ni outils, ni rien. J'avais juste un poids énorme sur le cœur qui m'empêchait de pleurer. Avec mon Opinel, j'ai gravé quelque chose sur l'établi de mon grand-père, et je suis reparti chez moi sans leur dire au revoir.

*
* *

